

# Sculpteur américain, pionnier de la récupération

## John Chamberlain

Le sculpteur John Chamberlain est mort à New York le 21 décembre 2011, à l'âge de 84 ans. Il était, depuis les années 1960, le sculpteur d'une génération artistique américaine, née au milieu des années 1920, après celle de l'expressionnisme abstrait – Pollock, De Kooning, Rothko – et avant celle du pop – Warhol, Lichtenstein. Cette génération a été celle de Rauschenberg, Twombly et Johns – et la sienne.

**16 avril 1927** Naissance à Rochester (Indiana)  
**1951-1952** Etudes à l'Art Institute de Chicago  
**1957** Première utilisation de débris d'automobiles dans une œuvre  
**1960** Première exposition à New York  
**1971** Première rétrospective au Guggenheim Museum de New York  
**21 décembre 2011** Mort à New York

Né le 16 avril 1927 à Rochester (Indiana), John Chamberlain passe son enfance à Chicago. Engagé dans l'US Navy de 1943 à 1946, il suit les cours de l'Art Institute de Chicago de 1951 à 1952, puis ceux du Black Mountain College (Caroline du Nord) en 1955 et 1956. Son travail est alors dominé par l'exemple de David Smith : tiges et plaques de fer que Chamberlain découpe et soude.

### Proche de De Kooning

L'évolution est rapide à partir de son installation à New York en 1956. Pour la première fois en 1957, dans *Shortstop*, il emploie des débris de véhicules. Cette pratique de la récupération et de l'assemblage s'inscrit dans une histoire née avec le cubisme. Chamberlain y introduit une source nouvelle, l'automobile, ce qui le conduit vers des dimensions plus grandes et la polychromie des tôles peintes – et le rapproche ainsi de la peinture.

Chamberlain aimait citer De Kooning parmi ses inspirateurs. Entre les toiles intenses du peintre des *Women* et les tôles froissées et pliées de son disciple, la relation est étroite, d'autant plus que Chamberlain, à ses débuts, conçoit principalement des bas-reliefs accrochés aux murs comme des tableaux. Une première exposition en 1960 à la galerie Martha Jackson



Le sculpteur, en 2000, devant l'une de ses créations. THOMAS HOEPKER/MAGNUM

à New York lui vaut un début de reconnaissance, que confirme sa présence dans l'exposition « Art of Assemblage » au Museum of Modern Art (MOMA) de New York en 1961.

Invité la même année à la Biennale de São Paulo, exposé à partir de 1962 par la galerie de Leo Castelli à New York, il participe à la Biennale de Venise de 1964, celle qui voit l'art américain célébré à travers le prix accordé à Rauschenberg – dont les « combine paintings » ne sont pas sans rapport avec les sculptures de Chamberlain. Les comparer s'impose, car tous deux travaillent à partir de rebuts et débris du quotidien.

Leurs œuvres tiennent à la fois de l'échantillon représentatif, du reliquaire et de la métonymie de la société industrielle et consumériste nord-américaine

d'après-guerre. Ni l'un ni l'autre ne sont des artistes pop, mais leurs travaux n'en apparaissent pas moins comme indissociables du contexte économique dont ils tirent leurs matériaux.

### Peinture pour carrosserie

Chamberlain n'est pas pour autant exclusivement le praticien des automobiles passées à la scie, à la presse et au chalumeau. Entre 1963 et 1965, il expérimente des peintures abstraites géométriques exécutées avec de la peinture pour carrosserie. En 1966, il s'intéresse à un nouveau matériau, la mousse d'uréthane, puis, au début des années 1970 au Plexiglas, qu'il ploie et fonde. Il s'essaie aussi, à plusieurs reprises, à la photographie. Mais il fait cependant de fréquents retours à son inspiration initiale. Entre 1972 et 1975, il pro-

duit de grandes pièces à partir d'automobiles sur le ranch du collectionneur Stanley Marsh à Amarillo (Texas). Ces « Texas Pieces » sont exposées à New York en 1973 et au Contemporary Arts Museum de Houston en 1975. Huit d'entre elles le sont aujourd'hui de façon permanente à la Fondation Chinati à Marfa (Texas).

La chronologie de ses expositions aux États-Unis est dense. Après avoir été un des piliers de la galerie Leo Castelli, il rejoint en 1987 la Pace Gallery, puis, en janvier 2011, celle de Larry Gagosian. Une première rétrospective lui est dédiée en 1971 au Guggenheim Museum de New York, une deuxième au Museum of Contemporary Art de Los Angeles en 1986. Une deuxième rétrospective est annoncée pour février, à nouveau au Guggenheim. ■

PHILIPPE DAGEN

## Roberto Gutierrez

Fondateur de la revue d'artistes *Plages*, Roberto Gutierrez, mort mardi 20 décembre 2011, à l'âge de 71 ans, fait partie de ces étrangers qui ont un jour « choisi la France » après en avoir rêvé.

Né le 9 avril 1939 en Argentine, il rejette le vœu de sa mère de le voir entrer à l'école navale et, à 15 ans, s'enfuit. A Buenos Aires, il travaille dans un théâtre et forge sa culture de base. Il voyage en Amérique latine. Au Brésil, il découvre les artisans des rues qui sculptent le bois de palmier pour les touristes, et apprend d'eux à tailler des figures avec un canif. Son ambition : étudier l'art à Paris : « *Ceux qui voulaient faire de l'économie rêvaient des États-Unis. Mais pour la culture, c'était la France. La liberté, les droits de l'homme. Et l'École des beaux-arts* », confiait-il au *Monde* en 2009.

Muni pour seul visa d'une lettre du directeur du Musée d'art moderne de Bahia, il traverse l'Atlantique sur un cargo et gagne Paris le 21 janvier 1964. À l'École des beaux-arts, il suit l'enseignement du sculpteur René Collamarini (1904-1983), qui l'aidera à se soigner lorsque, en 1965, affaibli par les privations, il contracte une tuberculose.

Au sanatorium de Grenoble, il rencontre celle qui sera sa compagne, Madeleine. Naturalisé français en 1978, c'est avec elle et quelques compagnons du Salon de la jeune sculpture qu'il crée, la même année, la revue *Plages*. Y collaborent au fil des ans des centaines d'artistes, avec quelques piliers comme Gérard Brignolais, Lucien Bouvier ou André Chabot, et parfois quelques stars comme Beuys, Bram Bogart, Corneille, Ernest Pignon-Ernest ou Vostell. Ardent défenseur de la protection sociale des artistes, Roberto Gutierrez est

resté jusqu'au bout militant d'une gauche intransigeante. « *C'est la République et sa fonction sociale qui garantira la prospérité de tous* », écrivait-il en mai 2011 dans son dernier éditorial. ■

H.A.B.

Une version plus développée de cet article est accessible sur [Lemonde.fr](http://Lemonde.fr)

## Giorgio Bocca

Partisan, journaliste, écrivain, polémiste. C'est dans cet ordre que la presse italienne a unanimement salué Giorgio Bocca, mort le jour de Noël à son domicile milanais après une brève maladie. Il était âgé de 91 ans. Né à Cuneo (Piémont) le 28 août 1920, il aura tenu jusqu'au bout une chronique dans l'hebdomadaire *L'Espresso*, sous le titre provocateur de « *L'Antitaliano* ». *Non merci. 7 idées que nous ne pouvons plus accepter*, son dernier ouvrage, à paraître en janvier, est un réquisitoire contre la « *croissance folle* », la « *corruption généralisée* » et la « *finance dominante* ». Exhortant les Italiens à s'en indigner, il s'insurge aussi contre la « *fin du journalisme libre* ». Seule lueur qu'il laisse filtrer, le pays, écrit-il, « *a déjà connu des moments difficiles comme celui-ci et a trouvé en soi la force pour s'en sortir* ». Référence obligée à la Résistance à laquelle le jeune Bocca participa en rejoignant les partisans. Ce fut à la fois l'objet de son premier livre et le début d'une aventure qui devait le mener, à traverser pendant plus de soixante ans la culture, l'histoire, la politique et la vie du pays, en devenant un modèle de journaliste respecté. Dans un message adressé à sa famille, le président de la République Giorgio Napolitano a rendu hommage à un homme « *resté toujours cohérent dans son choix pour la liberté et la démocratie* ». Devenu

célèbre par ses enquêtes pour le *Giorno* de Milan, Giorgio Bocca fut, en 1976, parmi les fondateurs du quotidien *La Repubblica* avec lequel il a continué à collaborer tout en écrivant pour *L'Espresso*. ■

SALVATORE ALOÏSE

Une version plus développée de cet article est accessible sur [Lemonde.fr](http://Lemonde.fr)

## Geneviève Moll

L'annonce en a été faite par France Télévisions, où elle avait passé vingt-six ans de sa carrière : la journaliste Geneviève Moll est morte, à l'âge de 69 ans, dans la matinée du 27 décembre 2011 à Verneuil-sur-Avre (Eure), des suites d'un cancer du poumon. Devenue une figure de France 2, où



DR/ÉDITIONS RAMSAY

elle avait fait ses débuts à « *Aujourd'hui Madame* », Geneviève Moll, née en 1942, a non seulement été une journaliste de télévision, mais aussi de l'écrit, auteur notamment de biographies de personnalités

célèbres : Yvonne de Gaulle, François Mitterrand, Françoise Sagan et George Sand. C'est en 1981 que Geneviève Moll intègre la chaîne qui s'appelle encore Antenne 2, en tant que grand reporter au service Culture, dont elle prendra la direction sept ans plus tard. Rédactrice en chef adjointe puis rédactrice en chef de « *Télématin* », elle prend les rênes du « *13 heures* » en 1993. En 1996, elle retourne au service Culture, puis rejoint deux ans plus tard l'édition de la nuit. De 2001 jusqu'à son départ en retraite en 2007, elle est grand reporter chargée de la littérature et des arts.

À la notoriété due à ces fonctions successives, s'ajoute, du point de vue du plus large public, le passage rituel dans les bêtisiers de fin d'année, d'un mémorable fou rire dans « *Télématin* » lors d'un échange avec le présentateur Thierry Beccaro. Une anecdote qui ne doit toutefois occulter ni ses choix de journaliste littéraire, qui avait notamment pris fait et cause pour les petits éditeurs indépendants ni ses qualités de biographe, dont le dernier succès, publié en 2005, fut *Madame Sagan* (Ramsay). « *Elle a*, écrivait Geneviève Moll de Françoise Sagan, *ce pouvoir si rare de faire vivre, en deux mots qu'on n'attend pas, un personnage, une situation, un paysage*. » « *Geneviève Moll*, a déclaré dans un communiqué Frédéric Mitterrand, ministre de la culture et de la communication, *était à l'image exacte de ses innombrables apparitions télévisuelles, aussi attachante que compétente, à la mesure des grandes causes culturelles ou de société qu'elle défendait dans la lumière du petit écran*. » « *Elle a fait accéder à la vie artistique un immense public, et ce avec une humanité et une générosité exceptionnelles* », a ajouté le ministre. ■

LUC CÉDELLE

## Metteur en scène et scénographe Jacques Polieri

Scénographe et théoricien du théâtre, Jacques Polieri est mort à Paris le 16 décembre 2011. Né à Toulouse en 1928, il avait commencé à Paris en 1947 une carrière d'acteur et de metteur en scène, orientée vers les auteurs d'avant-garde qu'étaient alors Ionesco, Tardieu (Tardieu surtout, qui entretint avec lui une complicité réelle), ou Isidore Isou.

Il s'interroge alors sur la forme même des salles, allant jusqu'à publier dans la revue d'art abstrait *Cimaise* un texte sur une nouvelle conception de la scène, « *Le théâtre torique* », qui selon lui pouvait

**1928** Naissance à Toulouse  
**1956** « Festival de l'art d'avant-garde », à la Cité radieuse de Le Corbusier  
**1976** « Sonorité jaune », de Kandinsky  
**16 décembre 2011** Mort à Paris

bouleverser les rapports entre les acteurs et les spectateurs. Théorie qu'il applique avec une grande liberté en réalisant en août 1956, avec la complicité du critique Michel Ragon, le premier Festival de l'art d'avant-garde, à la Cité radieuse bâtie par Le Corbusier à Marseille, où, par exemple, sur le toit-terrasse, des danseurs de Béjart dialoguent avec des sculptures abstraites de Marta Pan et des œuvres cinématiques de Nicolas Schöffer, pour un milieu qui caresse alors le rêve d'une synthèse des arts. Car l'art plastique, et particulièrement l'art abstrait, fut un des moyens utilisés par Polieri pour tester ses nouvelles pratiques du théâtre. D'autres éditions suivront à Nantes, puis à Paris.

D'après le décorateur russe Georges Annenkov, cité dans la biographie que Michel Corvin a consacrée à Polieri (Adam Biro, 1998), et qui a participé à plusieurs de ses spectacles au début des années 1950, « *Jacques Polieri est un enthousiaste (...), il ne s'intéresse qu'au théâtre d'aujourd'hui ou, mieux encore, au théâtre à venir* ». En 1958, lorsqu'il dirige un numéro spécial de la revue *Aujourd'hui* consacré à « *Cinquante ans de recherches dans le spectacle* », pour lequel il a fourni un travail considérable d'historien des avant-gardes, des Rus-



Jacques Polieri en 1972. DR

ses au Bauhaus, il est au faite de sa notoriété, mais plus apprécié semble-t-il des artistes que des gens de théâtre, notamment les critiques qui, à chacune de ses mises en scène, crient au scandale. Selon Michel Corvin, Polieri arrive trop tôt : « *Avec le TNP et les maisons de la culture, avec la reconnaissance officielle conjointe de Brecht, Ionesco, Beckett et Genet, les uns et les autres se partageant tant les théâtres institutionnels que les lieux privés, 1960 est plutôt l'époque d'une grande consommation culturelle, à coups de nourriture forte sans doute et d'incontestable qualité, mais très peu soucieuse d'expérimentations marginales...* »

Polieri, lui, revient à ses chers peintres, travaillant à un ballet de Miro pour la Fondation Maeght, à un hommage à Kandinsky avec la pièce *Sonorité jaune*. Et se consacrant à établir le catalogue raisonné de l'œuvre d'Atlan (Gallimard, 1996). Ces dernières années, il était devenu un militant du numérique, travaillant avec Volker Schlöndorff (*Le Monde* du 28 novembre 1998) à ses projets de transmission de films par Internet. Douze ans avant que ce ne devienne réalité. ■

HARRY BELLET